

# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

## MOI, JEUNE

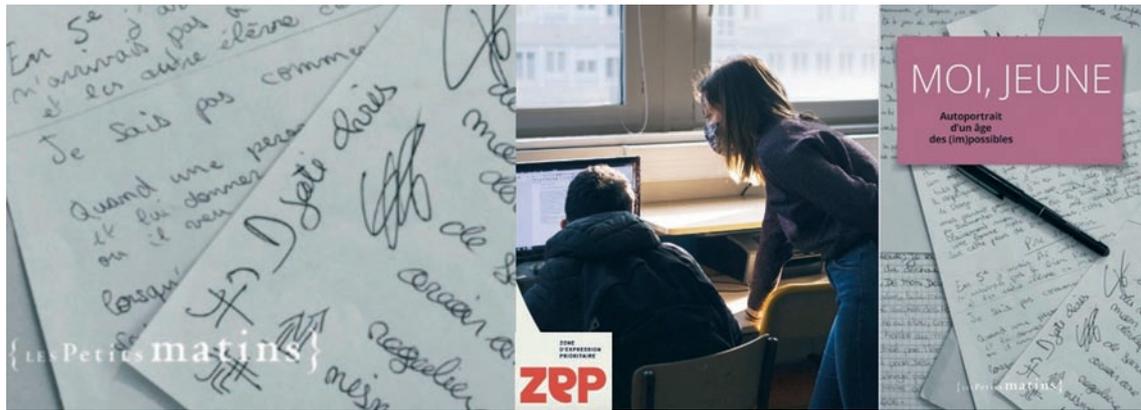
Autoportrait  
d'un âge  
des (im)possibles

## Sommaire

Dossier

« Moi, jeune. Autoportrait d'un âge des (im)possibles »

02. Édito
03. Entretien avec Emmanuel Vaillant et Edouard Zambeaux
06. Extraits choisis - « Autoportrait d'un âge des (im)possibles »
08. Maxime Gorki. Lettres à ses fils
10. Rilke. Lettres à une jeune poétesse
12. Dernières parutions
14. Agenda



## Édito

### « Moi, jeune. Autoportrait d'un âge des (im)possibles »

Nathalie Jungerman

*Moi, jeune. Autoportrait d'un âge des (im)possibles* rassemble 119 récits issus des ateliers d'écriture qui ont mobilisé près de cinq cents jeunes, de 13 à 30 ans, au cours de l'année 2021 dans différentes régions de France. L'ouvrage, publié aux Éditions Les Petits matins, a été réalisé à l'initiative et sous la direction de la Zone d'expression prioritaire (ZEP) qui fait partie des projets solidaires que soutient la Fondation La Poste. Qu'est-ce que la ZEP ? Il s'agit d'un dispositif media d'accompagnement à l'expression des jeunes par des journalistes professionnels, créé en 2015 par Emmanuel Vaillant et Édouard Zambeaux. « La Zone d'expression prioritaire, plutôt que de tendre le micro, le clavier ou le stylo à celles et ceux qui n'ont rien à dire et du mal à se taire, s'est efforcée une fois encore de cheminer aux côtés de celles et ceux qui ont tant à dire mais, parfois, du mal à le faire. », commentent les deux directeurs de la ZEP en préambule aux textes réunis dans ce recueil. En 2020, *Vies majuscules. Autoportrait de la France des périphéries* (Les Petits matins) donnait la parole à la « France des oubliés », aux « travailleurs modestes » : quatre cents femmes et hommes, cette fois-ci de tous âges, ont raconté des bribes de leur quotidien.

Le livre *Moi, jeune* est organisé par thèmes, par « ministères », qui vont de Citoyenneté à Ville et territoires, en passant par Écologie, Éducation, Santé, Famille, Logement, Numérique, Justice, Travail... L'âge des possibles est aussi celui des impossibles, des épreuves, de l'insouciance mise à mal, des espoirs entravés par l'inquiétude et la lucidité. Tous ces récits de vie, écrits à la première personne, montrent des préoccupations communes. Ils témoignent d'une réalité collective. L'ensemble résonne en nous, et bouleverse.

Entretien avec Emmanuel Vaillant et Édouard Zambeaux.

# Entretien avec Emmanuel Vaillant et Édouard Zambeaux

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Emmanuel Vaillant et Édouard Zambeaux, vous êtes respectivement directeur et directeur éditorial de la ZEP, la Zone d'expression prioritaire que vous avez créée en 2015. La ZEP accompagne les jeunes pour qu'ils témoignent de leur quotidien et fassent part de leur regard sur la société. Quelques mots pour présenter plus précisément cette initiative et nous dire ce qui a motivé la création de ce dispositif média ?**

La ZEP est le fruit d'expériences que nous avons, auparavant, menées chacun de notre côté. Emmanuel avait imaginé, avec *l'Étudiant*, un projet qui associait des jeunes au moment de la Présidentielle 2012. De mon côté, j'avais élaboré un dispositif d'ateliers d'écriture en 1998 avec la Fondation 93. Ce dispositif avait abouti, entre autres, en 2006, à la journée spéciale « Tous aux postes » au cours de laquelle 300 adolescents de Seine-Saint-Denis avaient tenu l'antenne de France Inter.

Nous avons donc, tous les deux, déjà monté des projets de « journalisme collaboratif ». Nous nous sommes rejoints sur le fait que les jeunes étaient assez peu présents dans le champ médiatique : le plus souvent, leurs voix étaient portées par d'autres qui les cantonnaient dans une représentation assez caricaturale. Forts de ce constat, nous nous sommes dit qu'il fallait tenter de faire émerger des récits émanant de la jeunesse. Nous avons pensé que l'exercice d'interview ne suffirait pas et qu'il était nécessaire d'accompagner la rédaction de « petites histoires » qui en racontent une plus grande, plus collective. Puis, comme ces récits méritaient d'être publiés, nous avons donc créé le site zep.media (<https://zep.media/>) et développé des partenariats avec les mé-

dias traditionnels (*Libération*, *Ouest France*, *Konbini*). Nous pensions en effet que ces textes avaient un intérêt journalistique et informatif et qu'ils gagnaient à être lus par le plus grand nombre. Nous voulions en quelque sorte œuvrer à rétablir une forme d'équité médiatique pour que ces jeunes, qui se sentent souvent stigmatisés dans leur représentation médiatique, puissent se raconter tel qu'ils se voient et nous éclairer sur leur réalité.

**Vous donnez la parole aux jeunes qui ont, pour la plupart, entre 15 et 25 ans et animez des conférences de rédactions et des ateliers d'écriture via un réseau d'associations. Avec quelles structures travaillez-vous principalement et de quelle façon ?**

Nos premiers partenaires sont les établissements scolaires qui nous sollicitent pour mener des cycles d'ateliers d'écriture sur le temps de l'école. Nous sommes aussi en relation étroite avec l'ensemble des structures qui accueillent ou accompagnent des jeunes, telles que les missions locales, les écoles de la deuxième chance, les centres sociaux, mais aussi des associations comme l'AFEV ou Unis cité... Nous essayons également de diversifier les publics car il n'y a pas que les jeunes à être sous le radar médiatique. Par exemple, nous avons mené de nombreux ateliers avec les régies de quartiers pour encourager des salariés en insertion à écrire. À chaque fois, nos cycles s'étendent sur cinq séances de deux heures au cours desquelles nous essayons d'abord d'identifier les récits qui éclairent sur une réalité plus collective au sens générationnel, sociologique, territorial... puis nous aidons à l'élaboration du texte dans un accompagnement de plus en plus individualisé.



Emmanuel Vaillant  
Photo DR

**Emmanuel Vaillant** est journaliste spécialisé sur les questions d'éducation et de jeunesse depuis une quinzaine d'années. Il a été rédacteur en chef délégué à *l'Étudiant*. Il est le fondateur de la Zone d'expression prioritaire. Il est notamment l'auteur, aux Éditions Milan, coll. « C ton monde », de *Stop au racisme* (2011), de *L'Immigration* (2001), de *Dire non à la violence* (« Les Essentiels Milan Junior », 2001 & Milan Poche, 2011) et de *Bonnes nouvelles de l'école* (Lattès, 2017).



Édouard Zambeaux  
Photo DR

Diplômé d'IPJ Dauphine en 1993, **Édouard Zambeaux** est aujourd'hui journaliste indépendant et spécialiste des questions urbaines et sociales. Il a collaboré de nombreuses fois en presse écrite de 1992 à 2000. Il est le créateur et producteur délégué des émissions *Territoires de Jeunesse* et *Microscopie* sur RFI ainsi que de l'émission *Périphéries* sur France Inter entre 2001 et 2017. Il est également l'auteur du livre *En prison avec des ados. Enquête au cœur de l'école du vice* (2001, Éditions Denoël), auteur et co-réalisateur de documentaires pour la télévision et le cinéma avec *Des clés dans la poche*, en 2015, et *Un jour ça ira*, sorti en salles en 2017. Édouard Zambeaux est le créateur du site la-Zep.fr et du fil podcast peripheries.fr.

Nous travaillons aussi sur des expressions radiophoniques (podcast) et vidéo.

Nous faisons également des résidences d'écriture sur une semaine en intensif ou des projets spécifiques, comme en ce moment, une sorte de monographie avec les habitants d'une cité de la banlieue sud de Paris dont le bailleur est Toit et Joie (un projet soutenu par la Fondation La Poste).

**Les contenus issus des ateliers sont édités et publiés sur le site de la ZEP et font aussi l'objet d'un livre. Le recueil intitulé *Moi, jeune. Autoportrait d'un âge des (im)possibles* a paru en mars aux éditions Les Petits matins. Il réunit 119 récits que vous avez choisis parmi les textes provenant des ateliers d'écriture qui se sont déroulés en 2021. Ces récits sont classés par « Ministères » : Citoyenneté et égalité homme-femme, Éducation, Écologie, Famille, Travail, Logement, Santé, etc. Est-ce que les thèmes ont été définis au préalable et suggérés aux jeunes dans les différents ateliers ? Comment s'est construit le livre ?**

Non, les thèmes ne sont pas définis au préalable. La posture de départ est de savoir de quoi les jeunes auraient envie ou besoin de parler. Nous essayons ensuite d'identifier des textes qui racontent davantage qu'une simple anecdote, qui éclairent sur un environnement. Le sommaire s'est donc construit à posteriori. Nous avons plus de 300 textes issus des ateliers et des résidences. Nous les avons sélectionnés et organisés pour que le livre embrasse la diversité des situations et des territoires que nous avons rencontrés. L'idée des ministères n'est venue qu'en fin de processus, au moment de l'organisation du livre.

**« Moi, je n'ai rien à dire ! » ou « De toute façon, ça n'intéresse personne ! » sont les premières phrases énoncées en réponse à**

**l'aventure éditoriale que vous proposez, peut-on lire dans l'introduction du recueil... Que préconisez-vous à ces jeunes pour qu'ils se sentent légitimes d'écrire un fait marquant de leur histoire ?**

D'abord nous nous intéressons à eux ! Ensuite nous tentons de leur faire prendre conscience que ce « fait marquant » n'est pas uniquement un récit individuel. Qu'à travers leur histoire les lecteurs pourront être avertis, sensibilisés à la réalité qui est la leur et qui est certainement partagée. Nous sommes persuadés que l'émancipation, l'exercice d'une pleine et entière citoyenneté passe par la capacité et la légitimité à se raconter plutôt que d'être raconté par d'autres.

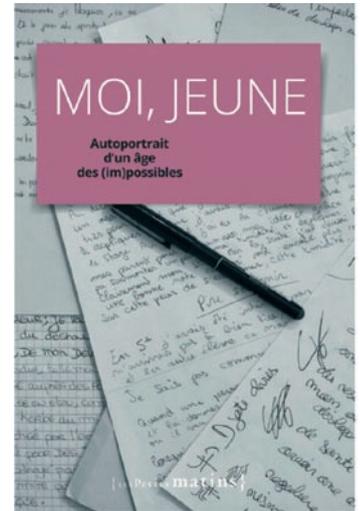
**Est-ce qu'ils relisent et valident les textes avant leur publication ?**

Oui bien sûr ! C'est le contrat éditorial de la ZEP. L'axiome est le suivant : « Nous sommes persuadés que vous avez quelque chose d'intéressant à dire, nous allons vous aider à le faire et en fin de course, vous déciderez si vous voulez rendre cette parole publique. »

Il nous arrive souvent d'avoir entre les mains des pépites éditoriales que nous ne publions pas car les jeunes ne le souhaitent pas. Nous ouvrons aussi la possibilité de publier sous un prénom d'emprunt.

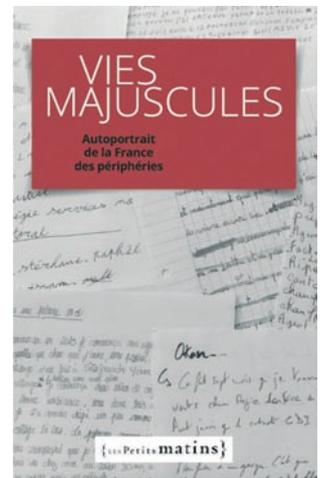
**Les courts récits de ces expériences personnelles, de ces « scènes de vie », réunis en un livre, forment le portrait d'un collectif, d'une génération, d'une époque. Qu'est-ce qui se dégage principalement de ces écrits ? (Ces jeunes, quelles que soient les questions abordées, semblent tous éprouvés et courageux, loin de l'insouciance...)**

L'insouciance semble être un luxe souvent hors de portée pour les jeunes contributeurs de *Moi, Jeune*.



*Moi, jeune. Autoportrait d'un âge des (im)possibles.*  
Coordonné par Emmanuel Vaillant et Édouard Zambaux.  
Éditions Les Petits matins, mars 2022

Avec le soutien de



*Vies majuscules. Autoportrait de la France des périphéries*  
Coordonné par Emmanuel Vaillant et Édouard Zambaux.  
Éditions Les Petits matins, 2020

Avec le soutien de



Malheureusement. Nous avons, au cours de cette aventure, été saisis par la fréquence des récits de violences intrafamiliales que nous avons accompagnés. Nous sommes aussi inquiets de la violence symbolique ressentie par les jeunes en matière d'éducation. Ils nous racontent des parcours au cours desquels ils ont le sentiment de faire chaque année ou presque des choix irrémédiables en matière d'orientation, que chaque note engage leur avenir... Cela participe probablement de cette perte d'insouciance. Il faut aussi souligner que beaucoup d'entre eux sont dans des situations économiques précaires ou fragiles. Il ne faut cependant pas conclure à un sentiment de renoncement. Nous avons pu observer de multiples formes d'engagement, particulièrement en matière écologique, et un sens affûté de la débrouillardise pour multiplier les solutions de « petits boulots » ou de revenus complémentaires. Dans ce domaine, le champ des possibles ouvert par les Réseaux sociaux est manifeste.

**Le titre de l'ouvrage, « Autoportrait d'un âge des (im)possibles », évoque les difficultés à surmonter, donne la tonalité de l'ensemble, à la fois aspirations et revendications... Ce titre est aussi un clin d'œil (n'est-ce pas ?) au titre du film de Pascal Ferran, *L'âge des possibles* qui, vingt-cinq ans plus tôt (1996), parlait d'un groupe de jeunes en proie aux difficiles choix existentiels...**

L'allusion est évidemment juste. Pour notre précédent livre, nous avons choisi de faire référence au travail de Pierre Michon (*Vies minuscules*, Gallimard, 1984) en le titrant « Vies Majuscules ». La jeunesse est en effet le moment des aspirations et des revendications. Il faut juste qu'il soit possible d'y croire. Écrire participe selon nous au fait qu'avoir des aspirations et des revendications est légitime.

### **Quelle a été la réaction des jeunes une fois le livre publié ?**

Les différents moments de restitution que nous avons pu organiser ont tous été emprunts d'un très grand enthousiasme et d'une très grande fierté de leur part. Une fois l'incrédulité du départ chassée, les jeunes sont très contents d'être publiés dans un livre.

### **Savez-vous si l'expérience des ateliers d'écriture et l'aventure éditoriale ont un impact après coup sur le quotidien des jeunes, sur leur devenir ?**

Nous l'espérons. Les études qui ont été menées sur nos interventions semblent le constater et les enseignants ou les professionnels avec qui nous travaillons nous le confirment. En général, cela a un impact sur l'ambiance du groupe ou de la classe. Individuellement, le fait d'avoir été capable, pour la première fois, de s'écrire, et parfois d'être publié, suscitera peut-être chez certains, nous le souhaitons, le désir de recommencer avec plus d'« évidence ». C'est un moyen d'élargir un peu le champ des possibles que de « rendre capables » des jeunes d'accomplir une chose qu'ils n'avaient jamais faite. Comme nous l'avons évoqué au début de cet entretien : renverser une prétendue incapacité, qui est bien souvent un sentiment d'illégitimité, permet d'ouvrir tout simplement un moyen d'expression et de re-légitimation. Ce n'est pas rien pour des jeunes qui aspirent bien souvent à un peu plus de considération, voire de respect.

Nous les respectons et respectons leurs histoires. Espérons que ce sentiment aura le temps et l'occasion de fleurir chez beaucoup d'entre eux.

### **Sites Internet**

#### **ZEP (Zone d'expression prioritaire)**

<https://zep.media/>

#### **l'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville)**

<https://afev.org>

#### **Unis cité**

<https://www.unicite.fr>

#### **L'École de la 2ème chance**

<https://reseau-e2c.fr>

#### **Éditions Les Petits matins** (fondées en 2005 par Olivier Szulzynger et Marie-Édith Alouf)

<https://www.lespetismatins.fr>

# Extraits choisis

Moi, jeune. Autoportrait d'un âge des (im)possibles  
Éditions Les Petits matins, mars 2022

## Citoyenneté et égalité femmes-hommes

Irina, 18 ans, lycéenne, Paris  
PRÉSIDENTIELLE : QUI VA M'APPRENDRE À VOTER ?

J'ai 18 ans. Depuis mon enfance, on me répète sans cesse qu'avoir 18 ans est symbole de liberté et de changements. Moi, la première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est : « Génial, je vais pouvoir acheter de l'alcool légalement ! » Sauf que la réalité est plus complexe, et j'en ai rapidement pris conscience : 18 ans, c'est aussi l'obtention du droit de vote. Voter, un beau cadeau d'anniversaire ? Comment en profiter si on n'a pas appris à l'utiliser ?

La politique a toujours été pour moi quelque chose de compliqué à comprendre. Depuis que je suis petite, je vois mes parents voter et débattre aux repas de famille le dimanche. Mais j'ai toujours pensé que ma place resterait la même toute ma vie : spectatrice. À l'école, la politique est un sujet constamment écarté, voire censuré au sein des classes. On a pris deux ans pour m'expliquer le règne de Louis XIV en France, mais pas une seule seconde pour m'initier à la politique actuelle de notre société. Il y a bien les cours d'éducation morale et civique, mais ils sont beaucoup trop simples et surtout trop courts. Nous en avons seulement une heure par semaine, ce qui est très peu comparé au français ou à l'histoire-géographie. Comprendre notre société en si peu de temps est théoriquement impossible.

Par ailleurs, j'ai toujours eu l'impression que parler politique avec des personnes de mon âge était dérangeant et peu approprié. Un jour, j'étais avec des amies à Paris et j'avais vu le matin même sur les réseaux sociaux qu'une manifestation pour le climat avait lieu pas loin du quartier où nous nous trouvions. Je leur ai proposé d'aller y faire un tour, parce qu'à mes yeux c'était vraiment important. La seule réponse que j'ai eue, c'est : « Tu crois vraiment que notre présence va changer quelque chose ? La planète est déjà foutue et personne ne nous écoute de toute façon. »

Manifeste, défends tes convictions politiques et hurle qui nous sommes dans les rues me semble une solution accessible à tous. Mais est-ce qu'on nous écoute vraiment ? Qui nous écoute ? Nos voix ont-elles vraiment un impact que la société ? Lorsque la politique se retrouve dans la bouche des adultes, elle se transforme en une force pour débattre... ou même se battre. Les personnalités politiques se contredisent constamment sur leur propre manière de penser, ce que je trouve terrifiant. Allumer la télé pour écouter les débats qui se transforment en règlements de comptes, lire les articles de presse sur les derniers scandales politiques, tenter de suivre des discours ardu sur des choses qui ne nous concernent pas encore réellement me laissent dans une impasse.

Cette année, je pourrai voter et je ne sais plus vers qui me tourner pour tenter d'appartenir à ce monde qui risque de devenir bientôt le mien.

.....

## Écologie

Loïc, 20 ans, en service civique, Paris  
L'URGENCE ÉCOLOGIQUE A BOULEVERSÉ MA MANIÈRE DE VIVRE

À 15 ans, je rêvais d'être responsable de mon appartement, de mes repas, de mon budget... À 18 ans, j'étais enfin cet étudiant libre et autonome, partageant ma vie avec ma copine. Fini les « À table ! » inopinés et les sorties sur autorisation.

Aujourd'hui, j'ai 20 ans. L'appartement est propre, nos comptes sont au vert. Je vis chaque jour un peu plus par moi-même. Et pourtant, ma vision de l'autonomie a changé. De nouvelles préoccupations grandissent en moi. Changement climatique, menaces sur la biodiversité, destruction des écosystèmes... Par mes lectures, je prends conscience du rôle actif de l'espèce humaine dans ces bouleversements. Les prévisions des scientifiques quant à leurs conséquences à moyen et long terme remettent en cause le mode de vie que j'essayais d'adopter. L'indépendance matérielle dont j'avais tant rêvé me semble aujourd'hui bien futile.

Pendant ma première année d'études, je me suis nourri d'aliments industriels ultra-transformés, j'ai travaillé dans des fast-foods et dépensé mon salaire pour m'habiller dans la fast-fashion – ces temples de la consommation aux conséquences environnementales si lourdes... Comment se dire autonome lorsque son mode de vie participe à un système que l'on ne cautionne pas ? Impossible de ne pas voir l'absurdité de l'obligation de produire pour avoir un revenu décent, alors même que produire rend invivable la vie sur Terre. Face à ces réalités aussi tristes que révoltantes, et parce que les « générations futures », c'est déjà la nôtre, j'ai décidé d'adopter un nouvel imaginaire de vie et d'entrer en transition écologique.

Mais quel chantier ! Déjà, la cuisine. Le jambon est bien pratique comme solution de repas rapide et efficace, mais les colorants pour le rendre rose ainsi que la consommation démesurée de ressources naturelles et les émissions de gaz à effet de serre causées par l'élevage de masse, ça ne me correspond plus. Pour diminuer mon impact sur l'environnement, je réorganise mon quotidien en cuisinant moi-même les repas de la semaine, à partir d'aliments bruts et sans emballages, et en tenant compte de la saisonnalité et du lieu de production. De cette manière, je me réapproprie ce que je mange et donne de la valeur à mes repas.

Face à ce défi, je prends conscience qu'une vie plus sobre peut aussi être désirable. L'an dernier, nous sommes partis avec ma copine neuf jours en voyage itinérant, parcourant 416 kilomètres à vélo le long de la Loire, de Paris à Tours, avec tentes et sacs à dos. De vraies « vacances en transition ». Quand on expérimente de nouvelles manières de voyager, et plus largement d'habiter le monde, un grand nombre de normes sautent. Sur mon vélo, je décide de ne dépendre que des éléments naturels, de la météo et de mon corps. J'apprends chaque fois l'humilité et le goût de l'effort, dont on ne peut attendre ni reconnaissance sociale ni mérite. Je me surprends à questionner un peu plus mon existence et à rêver d'un travail épanouissant et indépendant de sa valeur marchande.

La prochaine étape de ma transition écologique est de ne plus acquérir d'objets neufs. Cela me demandera une remise en question supplémentaire, mais j'ai confiance. L'écologie, ça n'est pas une contrainte. La mesure de mon impact environnemental devient une boussole pour la construction d'une vie qui me ressemble, plus sobre et plus consciente. Plus autonome, finalement.

.....

## Sécurité et Justice

Pauline, 21 ans, étudiante, Paris  
GARDE À VUE APRÈS UNE MANIFESTATION :  
17 HEURES D'HUMILIATION

On sent le gaz qui arrive, on se déplace. On sent un autre gaz qui arrive, alors on se plaque contre un mur, serrés les uns contre les autres, pressés et secoués par la foule qui essaie de s'éloigner des fumées. Le visage brûle, les yeux piquent, difficile de les garder ouverts. On nous donne du sérum physiologique. Je vois un mec qui crache, les mains sur les genoux, les yeux injectés de sang, il essaie de respirer, les médecins viennent s'occuper de lui. Dans la panique, je m'efforce de crier aux manifestants qu'il ne faut pas courir, car cela provoque des mouvements de foule. Je suis avec une amie, Lou, mais j'ai perdu mes autres compagnons de vue.

Nous cherchons une sortie. Il est 19h40. Nous demandons à une barrière de CRS. Ils nous indiquent d'aller vers la droite. Nous passons devant le métro Solférino. Plus de métro. Une poubelle brûle. On entend des annonces dans un haut-parleur. C'est la fin de la manifestation. Nous nous dirigeons donc vers la sortie, au bout d'une ruelle. Mais les CRSS bloquent l'accès. Nous entendons la première sommation, mais nous ne pouvons ni partir ni nous disperser. Le boulevard Saint-Germain est en train d'être gazé. Deuxième sommation, on ne nous laisse toujours pas passer par la seule sortie... Troisième sommation, des cartouches de gaz lacrymogènes fument tout autour de nous. L'une d'elle tombe à moins d'un mètre de moi, deux autres à moins de cinq mètres. Nous sommes des dizaines agglutinés devant la sortie barrée en espérant... sortir. On ne peut presque pas bouger. Je suis à moins d'un mètre de la ligne de CRS. Le gaz nous fait tomber à genoux. Nous ne pouvons plus ouvrir les yeux. Nous les implorons de nous laisser sortir.

Au bout de cinq minutes, alors que nous sommes à bout de forces, une brèche s'ouvre et nous sommes une vingtaine à pouvoir quitter la manifestation. Nous courons. Deux rues plus loin, nous nous arrêtons, essoufflés. Je crache mes poumons, j'ai du mal à respirer, je m'efforce d'ouvrir les yeux pour appliquer du sérum. Lou récupère une fille à terre. Les policiers l'ont gazée à dix centimètres de ses yeux. Nous sommes cinq filles de 18 à 25 ans, et une maman avec sa fille du même âge que nous. Voulant rentrer chez nous, nous cherchons un métro ouvert ou un moyen de sortir du périmètre. À une intersection de rues, nous apercevons les voltigeurs, à présent renommés les Brav-M. Ils nous foncent dessus. Dans la panique, le groupe se divise. Clem, une amie, tombe. Un Brav-M la matraque plusieurs fois à la jambe. Nous continuons notre course et sommes plaquées contre une porte. Les Brav-M sont extrêmement agressifs, ils crient et brandissent leurs matraques. Nous levons les mains et expliquons que nous essayons juste de rentrer chez nous. Ils nous demandent nos cartes d'identité. J'ai aussi deux attestations : une de déplacement et une de manifestation de la Ligue des droits de l'Homme. Nous sommes sept contre une quarantaine de policiers. J'ai l'impression d'être une criminelle. Après avoir pris nos cartes, ils nous emmènent dans une rue occupée par des dizaines de Brav-M et plusieurs camions. Ils nous fouillent. Nous attendons plus d'une heure, sans la moindre information et avec l'interdiction d'utiliser nos téléphones. Il est 20h15. Un policier a pris le sien et nous filme en disant : « Hein, ça vous fait chier, hein, quand on vous filme à votre insu ! C'est chiant, hein ? On fait moins les malins, là... » Plusieurs policiers éclatent de rire et se moquent de nous. Nous restons assises, sages, polies... Que faire de plus ? Nous ne savons pas pourquoi nous sommes là, ni si nous allons partir ou non. J'entends une discussion entre policiers. Le chef, sans se cacher, déclare : « La prochaine fois, tu vises la tête. »

On nous embarque dans un bus. Nous sommes vingt-trois personnes. On se demande mutuellement : « Pourquoi êtes-vous là ? » La réponse est unanime : « J'essayais de rentrer. » Après plus de trois heures d'attente, le bus part. Nous sommes sept filles à descendre au commissariat de Maubert-Mutualité. Nous demandons qu'un garçon vienne avec nous, car il est diabétique. Pour nous punir d'avoir demandé cette faveur, les policiers laisseront une fille aller seule dans un autre commissariat. À notre arrivée : alcootest et fouille intégrale. On nous enlève soutien-gorge, piercings, lunettes, chaussettes et parfois même les pulls avec cordons et chaussures. Nous ne savons toujours pas pourquoi nous sommes là. On nous répond : « Vous savez très bien pourquoi vous êtes là. » Arrivées au commissariat à minuit, après plus de trois heures d'attente, nous pouvons enfin nous rendre aux toilettes. Accompagnées et sans papier. On nous demande si nous voulons un avocat, un médecin, et passer un appel à notre famille. Nos droits ne nous ont toujours pas été lus. On nous transfère dans une cellule, nous sommes sept dans onze mètres carrés avec quatre matelas. On nous informe avec le

sourire que « l'unique couette n'a jamais été lavée ». Dans la cellule, il y a des traces de sang et de pisse, des poils et des cheveux, c'est très sale. Les policiers nous pointent comme responsables de l'état des lieux. C'est-à-dire : « Si vous étiez propres, ce ne serait pas comme ça. »

Depuis notre entrée dans le bus, nous avons perdu la notion du temps. À 4 heures du matin, un policier nous explique pourquoi nous sommes là : participation volontaire à un attroupement après les sommations de dispersion. Nous sommes ébahies devant l'aberration de la situation : il m'est reproché de ne pas avoir obéi aux sommations, alors qu'il était impossible d'obéir puisque toutes les sorties étaient bloquées.

Pendant cette nuit s'enchaînent peur, doute, angoisse, panique, détresse, rires nerveux, faim, froid, soif, pleurs...

[...]

Au bout de dix-sept heures de garde à vue et plus de trois heures d'interpellation, on peut enfin sortir une à une. On me fait signer mon papier de sortie. C'est un rappel à la loi. Je ne dois pas commettre d'infraction ni de délit pendant six ans. En signant, je confirme la version des faits pour un délit que je n'ai pas commis. Le lendemain, je saurai que j'avais la possibilité de refuser de signer ce papier.

Je demande un document confirmant à mon école pourquoi je n'étais pas là. On m'indique que, si cela ne me convient pas, je peux retourner dans ma cellule. Je me dépêche donc de partir. Devant le commissariat, Clem et une autre fille m'attendent. J'appelle mes parents, mon copain, mes amis inquiets, mes camarades de classe que j'ai dû planter sans la moindre explication. On discute avec les filles de ce qui vient de se passer. Nous sommes devant un stand qui vend des crêpes. Le crêpier, qui a entendu toute notre histoire, nous les offre. Merci ! Mais, à ce moment, des policiers du même commissariat arrivent. Ils nous verbalisent pour non-port du masque : 135 euros ! On explique qu'on a enlevé nos masques pour fumer ou manger une crêpe. Leur réponse : « Mais oui, c'est ça, allez ! On vous a vues. » Ils nous posent plein de questions. On explique que nous sortons de garde à vue et que nous attendons la dernière d'entre nous, encore emprisonnées et sujette à des crises d'angoisse. Ils nous disent qu'on est « un peu concons de pas avoir compris que la manifestation était illégale ». Mais elle était légale jusqu'à 20 heures et on a cherché à en sortir dès 19h30 ! En vain. Alors nous rentrons chez nous déboussolées, épuisées... et remplies de haine.

# Maxime Gorki - Portrait Lettres à ses fils

Par Corinne Amar



Lorsqu'en 1868, à Nijni Novgorod, dans la partie centrale de la Russie européenne au confluent de la Volga et de l'Oka, naît celui qu'on considéra en littérature comme l'un des fondateurs du réalisme socialiste, Alexeï Pechkov (nom de plume : Maxime Gorki), paraissent cette même année, *Guerre et paix*, de Léon Tolstoï (1828-1910) et *Pères et Fils*, de leur aîné, Ivan Tourgueniev (1818-1883). C'est à ce moment de l'Histoire – nous précise, en préface aux *Correspondances de Gorki et ses fils*\*, le traducteur, Jean-Baptiste Godon – « où la Russie voit émerger dans sa jeunesse un esprit révolutionnaire défiant les principes conservateurs ou libéraux de ses pères. L'avènement de la révolution dans un empire autocrate, où le sevrage vient d'être aboli est une chimère. » Cinquante ans plus tard, ce sera pour Maxime Gorki, fils d'un haleur de la Volga, pur autodidacte, une réalité : son enfance, sa jeunesse coïncident avec le réveil de son pays natal. Les villes de la Volga, le grand fleuve russe – son unique racine, parce que né sur ses bords – ses ports, leur effervescence, montreront à l'enfant, orphelin à onze ans, déjà contraint à gagner son pain un an plus tôt comme garçon de courses, l'univers des travailleurs et celui des révolutionnaires. Il faut avoir lu *Enfance*, récit autobiographique qui s'ouvre sur la mort du père emporté par l'épidémie du choléra (l'enfant a trois ans), où Gorki évoque ses jeunes années, l'apprentissage à la dure chez son grand-père, maître dans un atelier de teinture de tissus, la maison de famille où vivent aussi les oncles, les cousins, monde étrangement sans pitié où tout est brutal, même la mort de la mère (phtisie), même l'ultime dialogue de la fin, pour comprendre l'intensité des rapports qu'il entretiendra avec ses deux fils – l'un, légitime, l'autre adoptif – cette considération infinie qu'il voue à l'enfance.

« Quelques jours après l'enterrement de ma mère, grand-père me dit : - Écoute Lexeï, tu n'es pas une médaille, et je n'ai pas à t'avoir pendu à mon cou, va donc gagner ton pain... Et je partis ga-

ner mon pain. »\*\* Dès lors, Alexeï est tour à tour, aide-plongeur sur un bateau de la Volga, journalier, portier et jardinier, compagnon dans une fabrique de biscuits, boulanger dans une boulangerie. Des conditions éprouvantes. C'est là qu'il se formera auprès des étudiants : la boulangerie en question sert de paravent à une bibliothèque de livres interdits et de quartier général des cercles marxistes clandestins. Dans *Souvenirs de ma vie littéraire*, publié en 1923, Gorki décrit cette époque, la boulangerie avec ces nuits harassantes à pétrir la pâte pour le pain, à le porter du fournil à la pâtisserie, son peu de sommeil, la répétition des tâches et des jours, et pourtant : « Une insupportable démangeaison de "semmer le bon, le juste, l'éternel" s'était emparé de moi. Homme sociable, je savais raconter avec vivacité, mon imagination était surexcitée par tout ce que j'avais vécu et lu. Il me fallait très peu de chose pour créer avec un fait banal une histoire attachante où serpentait capricieusement "le fil invisible". »\*\*\* C'est un jeune homme qui a foi en le progrès et la raison, autodidacte avide de lectures, de savoir, de perspectives, lui qui refusera toujours d'abdiquer sa personnalité d'homme du peuple – Gorki et ses récits aux héros protestataires, ses clochards, ses tapageurs insolites, ses dialogues au langage dru ; Gorki et *Les Bas-fonds* (1902) ou le pittoresque d'un asile de nuit avec ses hôtes – son plus grand et plus durable succès dramatique. Et ce regard qu'il a sur le monde, issu non de l'intellectualisme mais sorti, comme souvent ses héros, « des arrièrecours de la vie », hissé qu'il fût à l'effervescence de l'esprit par la force des poignets... C'est l'époque glorieuse du tolstoïsme, et pour l'heure, avant de condamner *l'homme aux problèmes résolus*, Gorki a vingt et un ans et décide de créer avec des camarades une « colonie agricole ». Sous sa signature, son cercle d'études écrit à Tolstoï « en toute simplicité » : « On dit que vous possédez beaucoup de terres en friche. Nous vous en demandons un morceau ».\*\*\*\* Mais la lettre restera sans réponse, et Gorki ira en vain à la recherche du maître, il trouvera porte close. En 1895, il rencontre Ekaterina Voljina ; en 1897, naîtra leur fils, Maxime Alexeïevitch Pechkov. Ils lui donnent le prénom du père de Gorki, qui est aussi son nom de plume. Lorsqu'en 1904, les époux se séparent et que Gorki part pour Saint-Pétersbourg rejoindre une actrice du théâtre d'Art de Moscou, Maria Fodorovna Andreïeva, les années qui suivent, dont la révolution de 1905, vont être un grand bouleversement pour lui. Arrêté, engagé dans le soulèvement bolchévique, il est contraint de s'exiler pendant des années. On le retrouve à Capri où il s'est installé. La correspondance de Gorki avec ses fils est intéressante, à bien des égards ; d'abord, parce qu'intime – ce n'est plus l'icône de la révolution bolchévique qui parle, mais un père à ses fils, engagé, soucieux de transmettre, de partager, de protéger ; ensuite, parce que Maxime (décédé bru-

talement en 1934) vécut séparé de son père – mais il resta proche – et c’est avec Zinovi, Yechoua Sverdlov, de son vrai nom (1884-1966), qu’il vécut davantage, jusqu’à ce que Zinovi, parcourt le monde et mène une carrière diplomatique. Gorki avait rencontré son père, imprimeur juif de Nijni-Novgorod ; il estimait son fils aîné, au point qu’il l’engagea comme secrétaire, avant de finir par l’adopter (juif, Zinovi souffrait du régime des quotas imposés pour l’accès aux études supérieures. Il sera baptisé.) Ce qui distingue les deux fils, ce qui les forme, ce qui les construit, l’évolution de ces lettres échangées nous le montre, qui révèlent tout un pan de l’homme politique mais aussi privé. Très tôt absorbé par son œuvre, son école du parti, c’est un père absent, qui écrit à son jeune fils, Maxime, soucieux d’établir des relations épistolaires avec lui. « *J’ai très envie de te voir, mais voilà, je ne peux pas tout faire ! Tu ne sais pas encore ce que c’est que le devoir envers la patrie* », écrit-il le 6 février 1906, à l’enfant de neuf ans. Des lettres emplies d’affection exprimée, de billets humoristiques ou de remontrances ; il l’appelle *Mon précieux fiston* ou *Mon copain et galopin*, se moque avec tendresse de son silence. « *Merci pour ta lettre, je l’ai attendue environ six-cents ans, mais je suis content que tu t’y sois mis et que sur tes vieux jours, tu prennes la peine de m’écrire* » lui écrit-il de Rome (19 décembre 1907). « *J’éprouve un plaisir immense à correspondre avec des gamins. C’est vieux frère, le meilleur peuple de la terre* », avoue Gorki à son fils en 1912. L’enfant grandit, une correspondance s’installe entre eux, nourrie d’échanges et de respect, de mûres discussions, de réflexions partagées sur une journée

passée, le temps qu’il fait, la guerre, l’avenir, les projets de l’un ou l’autre, mais c’est aussi un père qui veut transmettre sa vision du monde, de la révolution, de la littérature ou de ses convictions. Père et fils se rencontrent de temps en temps. Maxime et sa mère quittent la Russie pour Genève, puis pour la banlieue parisienne. Gorki a dit adieu à Capri. Après sept années d’exil passées là-bas, le retour en Russie lui sera « absurde et cruel ». « *Il est difficile de vivre en Russie* » écrit-il à son cher fiston. On est en 1917. Il lui reste dix-neuf ans à vivre.

.....

\**Gorki et ses fils, Correspondances (1901-1934)*, Traduit du russe et préfacé par Jean-Baptiste Godon, Éditions des Syrtes, 2022.

\*\*Maxime Gorki, *Œuvres, Enfance*, chap. XIII, La Pléiade, 2005, p. 1529.

\*\*\*Maxime Gorki, *Souvenirs de ma vie littéraire*, Éditions du Sagittaire, 1923, p. 95.

\*\*\*\*Nina Gourfinkel, *Gorki par lui-même*, coll. Écrivains de toujours, Éditions Seuil, 1954.

# Rainer Maria Rilke

## Lettres à une jeune poétesse

Par Gaëlle Obiégly



Après une conférence à Saint Gall, Rainer Maria Rilke est contacté par une jeune femme. Sur le moment, elle n'a pas osé lui parler, elle le fait plusieurs jours après – par courrier. Il est moins embarrassant d'exprimer ainsi son émotion. C'est de cela qu'il est tout de suite question, de ce qu'il se passe dans l'âme. Elle ne sait pas ce qui lui a plu le plus chez lui. Son front, ses cheveux ou sa voix ? Quelque chose en tout cas l'a profondément émue. Son émotion perdure. Elle l'exprime avec sincérité, un ton direct, peu de formules de politesse. Rilke lui répond aussitôt, le 13 janvier 1920. Quand Anita lui adresse la première lettre, c'est un poète reconnu et admiré. Son œuvre est commentée, sa modernité incontestable. Dans le paysage littéraire germanophone de l'époque, il n'a pas d'égal, notamment avec *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, son seul roman, publié en 1910. En janvier 1920, quand il reçoit la lettre d'Anita Forrer, il n'est plus ce poète de trente ans, sollicité par un jeune officier désireux d'affirmer ses ambitions littéraires. Dans son dialogue avec le jeune poète, Rilke s'était déjà montré d'une grande profondeur et surtout très conscient de sa responsabilité envers son lecteur et envers celui qui lui confie sa détresse. On retrouve ces traits dans la correspondance avec Anita Forrer, le pendant féminin des *Lettres à un jeune poète*. Il reçoit une lettre franche et simple écrite par une toute jeune femme émue et attentive. Elle lui parle très directement ; il est enthousiaste. Sans doute a-t-il perçu la profondeur de la jeune groupie dans sa façon, dès la première lettre, d'interroger la présence. Ils entretiendront une correspondance essentielle. Rilke ne lit jamais les journaux ni aucun article le concernant parce qu'ils ne font que « s'adonner à des demi-vérités et des classifications ». À l'inverse, la lettre très

personnelle que lui adresse cette inconnue a suscité son intérêt. L'indifférence du poète vis-à-vis des critiques est une stratégie pour conserver sa sensibilité aux voix pures. Rainer Maria Rilke accueille donc avec une sorte d'admiration les bonnes paroles d'Anita Forrer, non pas pour leur caractère laudatif mais pour leur sincérité. C'est l'esprit profond de la jeune femme qu'affectionne immédiatement Rilke. Elle lui parle d'emblée de l'effet que produit la langue du poète, quelle vie elle instille en chacun. « Ce que vous dites continue de travailler en nous ». Il s'agit de cela dans toute cette correspondance : la manière dont une parole poétique nous transforme, comment elle change la vie.

Ce qui est très beau dans cette correspondance tient notamment à la manière dont Anita Forrer fait usage de la littérature. Et c'est avec un élan existentiel, et non mondain, qu'elle aborde le poète Rilke. De même, lorsqu'elle lit Proust, on sent qu'elle en tire un enseignement et des lumières pour la vie. Les questions qu'elle adresse à Rilke ne sont pas de vaines questions rhétoriques mais des sollicitations aussi intellectuelles que pratiques. Elles témoignent de son espérance envers ce poète, dont la personne et l'art sont indissociables. Elles expriment aussi un rapport hardi à la littérature. Non pas culturel mais aventureux. Quand elle parle de sa lecture de Proust – qu'elle découvre – la jeune femme s'attarde sur les aléas de sa compréhension et l'on croit entendre le récit d'une aventure en haute mer sous un ciel capricieux. « À peine croit-on avoir un peu compris quelque chose, voilà que ça s'est évanoui et que tout est de nouveau noir. » On peut lire cette correspondance en épousant la quête d'Anita Forrer. Cet échange de lettres constitue un magnifique livre sur l'ignorance. Il en découle une volonté de comprendre. C'est cette obstination qui anime les lettres de la jeune femme. Tandis que le poète, à l'écoute, lui répond sans complaisance. La clarté de l'expression d'Anita contraste avec la complexité de son âme. Elle est souvent tiraillée entre des sentiments contraires, entre le carcan social et l'élan poétique. Sa nature est polarisée entre deux états. Rilke a pu le remarquer au fil des lettres. Ils ne se sont rencontrés que deux fois. Ces deux rencontres sont d'ailleurs racontées dans les lettres. Rilke, ayant remarqué la duplicité de la nature de la jeune Anita, l'invite à un certain travail intérieur. Il lui faut, dans la mesure du possible, se stabiliser en choisissant résolument un des deux états qui la caractérisent. Et pourquoi ? Parce que l'affirmation offre plus de sécurité que l'oscillation perpétuelle. Cela lui permettra, assure-t-il, de faire face aux exigences et choix qui lui seront posés un jour ou l'autre. L'écrivain la conseille sans jamais chercher à avoir

d'emprise sur elle. Au contraire, il essaie de la détourner de lui. Il y a de la douceur et de la fermeté dans les phrases qu'il lui adresse, plus d'encouragement que de réprobation. Mais il cherche toujours à temporiser l'appétit de la jeune femme envers sa propre littérature et notamment *Le Livre d'heures*, constitué de poèmes et de prières. Comme cette lecture a engendré une inquiétude dont Anita lui fait part, Rilke l'enjoint à lâcher ce livre, à prendre seulement le *Livre d'heures* quand il s'impose à elle, mais pas en continu, il lui dit de se tourner vers d'autres livres, la Bible, un psaume, un conte chinois. Avec une sévérité légère, il lui dit : « ça ne doit pas toujours être moi, Anita ». Il l'oriente vers de grandes œuvres littéraires, comme les *Fleurs du Mal* de Baudelaire et *Correspondance de Goethe avec une enfant* de Bettina von Arnim. Il est lui-même un fervent lecteur de ces textes. Il la conseille aussi pour la création littéraire et, précisément, la dissuade d'écrire des vers et l'encourage à noter ses sentiments en prose. À côté de ses « tentatives » de poèmes, les lettres qu'elle lui adresse sont, selon Rilke, d'une expression plus juste et plus singulière. Il la met en garde contre la tentation de la rime et l'ambition d'une forme qui aliène ce qu'on lui confie. La correspondance s'étend sur six années. Parfois, les lettres d'Anita restent sans réponse. Et Rilke, s'il ne s'en excuse pas, donne une explication à ses silences. Ils sont, dit-il, inscrits à leur « programme ». Et dans la même lettre, il mentionne le « progrès intérieur » de la jeune femme que leur correspondance favorise. Rilke est devenu un maître. Cependant, malgré cette immense capacité à comprendre la pensée et les sentiments d'autrui, il veille à n'exercer aucun

pouvoir sur cette jeune femme. Au contraire, l'ouverture d'esprit de l'écrivain cherche à libérer Anita de l'autorité et de la dépendance affective qui l'oppressent. Le fait qu'il ne réponde pas à certaines lettres aurait donc une visée thérapeutique. On voit bien que cet échange a une portée significative sur la vie intérieure d'Anita. Elle est invitée à s'exposer dans ses lettres, « Racontez-moi encore et en particulier ce qui vous trouble en ce moment ».

Si l'on se demande au début ce que Rilke peut en tirer pour lui-même, on entrevoit finalement l'intérêt qu'il y trouve pour son œuvre. Il a affirmé plusieurs fois que sa plume d'épistolier ne différerait pas de celle du poète. Il est évident qu'en œuvrant au progrès intérieur de la jeune poétesse, Rilke améliore son art. Car, pour lui, l'écriture épistolaire est un moyen d'engager le processus de création poétique.

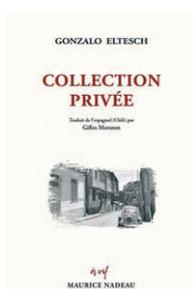
.....

Rainer Maria Rilke  
*Lettres à une jeune poétesse*  
*Correspondance avec Anita Forrer (1920-1926)*  
 Traduction d'Alexandre Pateau et Jeanne Wagner  
 Préface de Magda Kerényi  
 Éditions Pocket, 24 mars 2022

# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

## Romans



### Gonzalo Eltesch, *Collection privée*.

Traduction de l'espagnol (Chili) Gilles Moraton. « L'imagination, c'est comme se souvenir. Ou est-ce comme se confondre au souvenir ? », se demande Gonzalo Eltesch dans ce roman intime construit sous forme de fragments, où s'enchevêtrent mémoire et fiction. L'écrivain chilien né à Valparaíso en 1981, attend que son amante s'endorme à ses côtés pour lui raconter son histoire, son enfance, son attachement pour cette ville. Il entretient une relation en pointillés avec cette jeune femme qu'il a rencontrée chez le professeur de littérature dont il était l'assistant. Il se voit encore comme l'enfant solitaire qu'il était,

« comme quelqu'un qui ne peut pas être aimé et qui n'a pas non plus la moindre idée de la façon d'aimer. » Le premier décor marquant de son enfance fut le magasin d'antiquités de son père à Valparaíso. Il y avait là des centaines d'objets que son père se refusait à vendre et qu'il gardait jalousement pour lui. Pablo Neruda, grand amateur d'antiquités, y passait régulièrement. L'appartement familial, situé juste au-dessus, abritait nombre de ses collections protégées par des systèmes d'alarme. « J'aimais beaucoup accompagner mon père quand il partait chez les gens acheter une antiquité quelconque. En général il s'agissait de meubles ou de vieux objets sans importance, mais pour moi c'était une aventure que de m'immiscer dans les secrets des autres. » Après la rupture de ses parents, quand il avait cinq ans, il est parti vivre avec sa mère à Santiago chez ses grands-parents maternels issus de la grande bourgeoisie. Sa grand-mère aristocratique et froide ne lui a jamais manifesté de tendresse, pas plus que ses quatre tantes. Sa mère l'adorait. « Après la séparation, sans m'en rendre compte, d'une certaine façon j'ai voulu compenser tout l'amour qui lui manquait. Nous étions comme un couple sans sexe mais heureux. » Les week-ends et les vacances, il retrouvait son père et ses deux amis, Boris et Hugo, qui étaient aussi les siens. Avec Hugo il partageait ses lectures. Boris, qui parcourait la ville pour notifier aux gens leurs dettes, l'emmenait dans ses tournées, le faisait rire avec ses blagues et ses aventures sentimentales. Par petites touches délicates, Gonzalo Eltesch restitue le monde de son enfance et les sentiments qui l'animaient alors, explore la complexité des liens humains et ses questionnements d'écrivain. « Chercher la façon d'écrire un roman sans fiction. Comme dessiner un être humain sans squelette, sans fioritures, rien. » Éd. Maurice Nadeau, 128 p., 19 €. Élisabeth Miso

**Samuel Loutaty, *L'homme empêché*.** « J'ai vingt-neuf ans, une femme et un bébé de trois mois. Je viens de coucher avec un homme et je n'ai pas envie de changer de vie. Rien n'a besoin de changer puisque je n'ai pas changé. Ou si peu. Je ne compte pas me jeter sous un train. Pas plus que le souvenir de nos jeux érotiques avec Antoine ne me donne envie de vomir. » C'est l'histoire d'un homme qui, peu après la naissance de son fils, se découvre de l'intérêt pour les forums gays – un intérêt plus que simplement journalistique, il est lui-même journaliste – puis

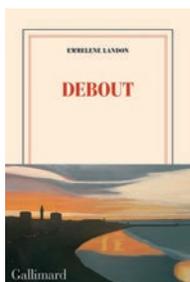


Samuel Loutaty  
*L'homme empêché*



une passion peu à peu frénétique, autant de la rencontre que d'une consommation sexuelle ; immédiate, décomplexée, illimitée comme les forfaits téléphoniques, sans lendemain et, si possible, sans états d'âme. Tout semble si facile, au fond, dans ces emboîtements sexuels, part de jeu et de surprise, sans larmes, sans malheur. Alors qu'un deuxième enfant naît, qu'une dizaine d'années plus tard son couple s'est essoufflé et qu'il lui semble bien qu'il mène une double vie, qu'en pensent ses amis – ceux qui ne savent pas – ses collègues, sa famille ? Que veut

sa propre liberté, entre sa conjugalité fatiguée, un divorce enfin prononcé, l'éducation heureuse, attentive de ses enfants, un goût inconditionnel pour la garde alternée et la pâtisserie, un job entre hauts et bas au sein de la presse féminine, et des repas de shabbat les vendredis soirs dans une famille juive séfarade ? Notre narrateur ne peut plus continuer de vivre en taisant tout de cette organisation qui, de légère, expérimentale et sans conséquence, a pris trop de place dans sa vie existentielle. Voilà une suite de chapitres drôles, sensibles et crus ou l'inverse ; un ton à l'humour vif, et des séquences qui sonnent juste comme des tableaux dessinés, imagés, pour ce premier roman réussi d'un auteur qui raconte sa vie vraiment comme un roman. Éd. Philippe Rey, 350 p., 20 €. Corinne Amar



### Emmelene Landon, *Debout*.

Ce roman est le récit d'un deuil, celui d'une femme qui a perdu l'homme qu'elle aimait, tente de se reconstruire. Elle est écrivain de marine, peintre, romancière qui nourrit ses récits de ses voyages au long cours et de ses souvenirs. Elle fut la compagne de vingt ans et la femme de l'éditeur, Paul Otchakovsky Laurens. Le 2 janvier 2018, ils sont en vacances sur l'île antillaise de Marie-Galante, veulent savourer leur dernier jour, aller voir la mer, avant de reprendre leur avion du retour. Ils sont victimes d'un accident de voiture

qui vient heurter la leur : il meurt, elle survit de justesse. De ce deuil violent, inconsolable, naît un premier récit, *Marie-Galante* (2019). Dans ce second récit de deuil, elle revient sur l'événement et sur cette question : *Comment rester debout quand celui qu'on aime meurt sous ses propres yeux ?* Hymne à l'amour intemporel, par-delà même, la mort, elle raconte la reconstruction. « Petit à petit, je suis en mesure de rentrer chez nous, rue Lallier. Ma main ne peut pas encore écrire. J'ai du mal à marcher, et porter un manteau me pèse. Pour trouver du sens dans ce que je vis, dans ton absence impossible, je pense en mots, en peinture, en amour. » Le jour même des obsèques de Paul Otchakovsky Laurens, elle devient capitaine, nommée écrivain de marine, aux côtés d'une vingtaine d'autres auteurs portant eux aussi la culture de la mer. C'est une fierté assurément, mais il lui faut d'abord retrouver le goût de la vie : retrouver son atelier, ses carnets, ses aquarelles, reprendre la mer sur un voilier ami ou un cargo, savourer une naissance, Yumiko, le bébé de sa fille, qu'elle garde, lorsque les parents la lui confient. « Le deuil est un volcan », il lui faut résister encore et encore à la perte, invoquer l'amour. Elle accompagne des amis sur un voilier. Elle est à Port-Blanc, elle regarde la mer, elle dessine les beaux rochers depuis le bateau : elle va mieux. Éd. Gallimard, 235 p., 20 €. Corinne Amar

## Romans

**Susie Morgenstern, *Je suis un génie*.** Dessins de Serge Bloch. Dans ce texte poétique et pétillant, la star de la littérature jeunesse s'amuse à imaginer comment elle pourrait devenir un génie. Son rêve serait d'entrer dans la postérité, tout comme Bach, Shakespeare, Einstein, Charlie Chaplin, Marie Curie, Hannah



Arendt. « Mais moi aussi je voudrais être un génie/ au lieu d'aller chez Monoprix./ Je veux faire ma petite révolution./ une découverte qui déconcerte./ Ma vie enfin rentabilisée, justifiée./ un monde amélioré grâce à moi. » Mais comment y parvenir ? Imiter les génies qu'elle énumère, pourrait être un bon début. Einstein ne portait jamais de chaussettes et mangeait des spaghetti, Bach buvait des litres de café et parcourait de très longues distances à pied pour assister à un concert. Elle voudrait, elle aussi, se distinguer d'une manière ou d'une autre. Se nourrir de la pensée de ces génies devrait considérablement l'aider. Helen Keller a dit : « La vie est une aventure audacieuse ou elle n'est rien. », et Albert Einstein : « L'imagination est plus importante que le savoir. » Que pourrait-elle inventer de grandiose qui n'existe déjà ? Dans quel domaine pourrait-elle briller ? C'est toute la question. Pour tenter d'y voir plus clair, un inventaire de ses compétences s'impose. Pas assez aventureuse pour se risquer sur les traces d'Alexandra David-Néel. Pas assez de talent pour atteindre les sommets de Picasso, Matisse ou Leonard de Vinci. En revanche, capitaliser sur son appétence pour la vie, pour la lecture et l'écriture, devenir poète par exemple, voilà une idée qu'elle pourrait concrétiser. « Je ne fais pas des maths ni de la physique/ et je ne peux pas composer de la musique/ mais un mot devant l'autre, je tenterai d'écrire. » Après tout, être un génie n'est pas toujours si enviable, beaucoup ont eu des destins tragiques. John Keats a succombé à la tuberculose, Modigliani à la méningite, Jimi Hendrix à une overdose. John Lennon a été assassiné. Van Gogh, Virginia Woolf ou Sylvia Plath se sont suicidés. À sa manière malicieuse, Susie Morgenstern nous invite à voir le génie qui se cache dans nos vies ordinaires. Éd. L'Iconopop, 80 p., 13 €. Elisabeth Miso

## Biographies

**Faustine Saint-Geniès, Romy Schneider Les actrices se brisent si facilement.** « Romy, c'est l'actrice qui dépasse le quotidien, qui prend une dimension solaire. Elle possède cette ambiguïté qui fut l'apanage des grandes stars. Je l'ai vue derrière la caméra, concentrée, angoissée, évoluant avec une noblesse, une impulsivité, une attitude morale qui encombre et dérange les hommes. Elle ne supporte ni la médiocrité, ni la décrépitude des sentiments. » L'été 1969, Claude Sautet filme pour la première fois Romy Schneider pour *Les Choses de la vie* et apprend avec elle à diriger les actrices, à s'emparer des personnages féminins. Entre eux, c'est un véritable « coup de foudre créatif » qui va durer dix ans. Avec ce film de Sautet et *La Piscine* de Jacques Deray, tourné l'année précédente, qui scelle ses retrouvailles avec Alain Delon, l'actrice allemande donne un nouvel élan à sa carrière. Au faite de son art et de sa beauté dans les années soixante-dix, elle imprime son aura sur les écrans français et devient une véritable icône. En se glissant dans l'univers de metteurs en scène exigeants et virtuoses tels qu'Orson Welles, Luchino Visconti, Claude Sautet ou Andrzej Zulawski, elle est parvenue à se libérer de l'encombrante Sissi. Enfant de la balle, elle a débuté devant la caméra à quatorze ans aux côtés de sa



mère Magda Schneider. En tant qu'artistes, sa mère, son père Wolf Albach-Retty et sa grand-mère Rosa Albach-Retty ont bénéficié des faveurs du régime nazi. Interpréter des héroïnes victimes du nazisme – *Le Train* (1973), *Le Vieux Fusil* (1975), *La Passante du Sans-Souci* (1982)) – lui permettra de s'alléger de ce fardeau. Elle gardera toujours des rapports tourmentés avec son pays d'origine. Son incarnation de l'impératrice Élisabeth d'Autriche lui apporte très jeune la gloire, mais la rend dépendante de sa mère et de son beau-père Hans Herbert Blatzheim. Le couple prospère sur ses cachets et régent sa vie et ses choix professionnels. En quittant l'Allemagne pour vivre son histoire d'amour avec Alain Delon, Romy Schneider rompt avec toutes ses entraves. Faustine Saint-Geniès, journaliste au magazine *Sofilm*, s'attarde sur quelques moments clés du parcours intime et professionnel de l'actrice. Elle évoque les succès, les collaborations fructueuses, les déceptions professionnelles et sentimentales, les tragédies (le suicide de son ex-mari Harry Meyen, l'accident mortel de son fils David), son besoin d'être aimée, sa passion dévorante pour son métier au risque de s'y abîmer. Éd. Capricci, 104 p., 11,50 €. Élisabeth Miso

## Revue



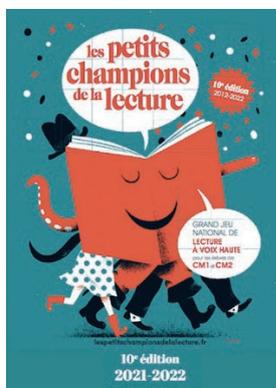
**Les Moments littéraires Hors série n°4. Jocelyne François, Car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Journal 2008-2018.** Édition établie et annotée par Gilbert Moreau. Préface de René de Ceccaty. « Le journal que tient Jocelyne François depuis plus de soixante ans fait partie intégrante de son œuvre entièrement inspirée de sa vie. Non pas seulement qu'elle puise, comme tout écrivain, les thèmes de ses livres dans des événements capitaux de sa vie, mais parce qu'elle ne conçoit pas d'écrire sans analyser ce qui donne un sens aux choix fondamentaux de son existence de femme », souligne fort justement René de Ceccaty dans sa préface. Après *Le Cahier vert, journal 1961-1989* (Mercure de France, 1990), *Une vie d'écrivain, journal 1990-2000* (Mercure de France, 2001) et *Le Solstice d'hiver, journal 2001-2007* (Mercure de France, 2009), « *Car vous ne savez ni le jour ni l'heure* », *journal 2008-2018*, le nouvel opus inédit du journal de Jocelyne François, nous donne des nouvelles d'une écrivaine. Onze années d'amour, de travail, de renoncement, de douleurs et de courage. Jocelyne François est née à Nancy le 3 juillet 1933. Romancière, poétesse et diariste française, elle reçoit en 1980 le prix Femina pour son troisième roman, *Joue-nous « España »* et le prix Erckmann-Chatrian, en 2001, pour *Portrait d'homme au crépuscule*. 172 p., 22 €. Parution le 12 mai 2022. (Présentation de l'éditeur) <https://lesmomentslitteraires.fr/index.html>

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Concours

#### Les Petits Champions de la Lecture, 10e édition De septembre 2021 à juin 2022 Finale régionale Ile de France Mercredi 11 mai à 16h, au Panthéon



Ce jeu de lecture à voix haute, créé en 2012 à l'initiative du SNE et entièrement gratuit pour les classes participantes, a pour objectif de donner aux 8/11 ans le goût de la lecture. Actif dans l'ensemble des départements de France, y compris ceux d'outre-mer, il cible tous les élèves, y compris les plus éloignés de la culture (zones d'éducation prioritaires et zones rurales). Il vise également à promouvoir la littérature jeunesse contemporaine.

En 2020/2021 : 60 000 participants (21% des classes inscrites sont en ZEP). Le nombre de classes a plus que doublé depuis 2016/2017, passant de 1 000 à 2 148.

En 2021/2022 (10e édition), l'association Les Petits champions de la lecture a pour objectif d'intensifier le développement de son concours de lecture à voix haute. Elle déploie le jeu à une plus large échelle :

1. en ouvrant le jeu aux classes de CM1, en plus des CM2
2. en renforçant son accompagnement des enseignants participants : production de formations et ressources pédagogiques à leur attention
3. en renforçant l'implication des bibliothécaires dans le dispositif.
4. en rendant la finale nationale accessible au grand public : depuis 2021, captation vidéo de la finale à la Comédie-Française.

**Finale régionale Ile de France, mercredi 11 mai à 16h, au Panthéon.**

<https://www.lespetitschampionsdelalecture.fr/>

#### Des Nouvelles des collégiens Remise de prix du concours littéraire le 24 mai 2022 La Criée, Théâtre national de Marseille, petit théâtre Dans le cadre du festival Oh les beaux jours !



Avec Emmanuelle Cosso, Sophie Couderc, Raphaël Meltz, Sylvain Pattieu, Anaïs Sautier et les collégiens participants.

Rencontre animée par Nicolas Lafitte.

De la création d'un texte littéraire à sa réception publique, en passant par sa mise en forme éditoriale, l'enjeu de ce projet est de donner aux 1017 collégiens participants le goût de la littérature, de l'écriture et de l'objet « livre ».

Stimuler leurs pratiques d'écriture et de lecture, encourager leur créativité et leur aptitude au travail collectif tout en renforçant leur estime de soi : autant d'objectifs à atteindre, notamment grâce aux outils numériques.

Tout d'abord, quatre classes d'écrivains en herbe rédigent chacune une nouvelle. Chaque classe est accompagnée par un écrivain dans ce processus d'écriture collective durant cinq séances d'atelier de deux heures. Ces séances ont lieu en présence du professeur de lettres et parfois du professeur-documentaliste du collège. Les quatre nouvelles ainsi rédigées, sur tablettes ou ordinateurs portables, sont ensuite éditées selon des normes professionnelles sous la forme de livres numériques. En 2021, quatre écrivains (Emmanuelle Cosso, Raphaël Meltz, Sylvain Pattieu et Anaïs Sautier) ont accompagné chacun une classe de collégiens dans l'écriture d'une nouvelle.

Accompagnée par une illustratrice, Sophie Couderc, une classe du collège Le Ruisseau à Marseille crée une couverture de chaque nouvelle. Les créations des élèves seront publiées dans le recueil qui rassemblera le fruit de ce travail collectif entre de jeunes auteurs et de jeunes illustrateurs.

Les nouvelles ont été soumises aux votes de près de 1000 collégiens du département des Bouches-du-Rhône. Ces derniers doivent élire le meilleur des quatre textes, selon plusieurs critères : originalité de l'histoire, qualité de l'écriture, qualité de la narration, du style...

**L'annonce des prix du concours a lieu en présence des classes d'écrivains, d'éditeurs et des classes de lecteurs qui sont invitées pour une restitution le premier jour du festival Oh les beaux jours !, créé en mai 2017.**

<https://www.fondationlaposte.org/projet/des-nouvelles-des-collégiens-remise-de-prix-du-concours-litteraire-le-24-mai-2022>

<https://ohlesbeauxjours.fr/evenerement/des-nouvelles-des-collégiens-2/>



## Prix littéraires

### Lancement de la 8<sup>e</sup> édition du prix « Envoyé par La Poste » jusqu'au 30 mai 2022.



La participation au Concours est ouverte uniquement aux éditeurs professionnels ayant décidé de publier pour la rentrée de septembre 2022 un roman ou un récit écrit en langue française. Les éditeurs doivent adresser **au plus tard le 30 mai 2022** (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit) par voie postale.

Le formulaire et l'adresse postale de la Fondation sont disponibles sur le site : <https://fondationlaposte.org/projet/lancement-de-la-8e-edition-du-prix-envoye-par-la-poste>

Le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. La nature du Prix incitera les membres du jury à récompenser des auteurs émergents, qui ne sont donc pas des auteurs ayant déjà accumulé un grand nombre de livres ou de succès de librairie.

## Films documentaires

### Documentaire « Vivre dans l'Allemagne en guerre » de Jérôme Prieur Le 24 mai 2022 Projection au Studio Raspail, Paris 14e



Ce film propose un prolongement au puissant documentaire *Ma Vie dans l'Allemagne d'Hitler*, diffusé en janvier 2019 sur Arte. Cette chronique intime racontait l'emprise croissante de l'idéologie nationale-socialiste sur la population allemande durant les premières années du régime nazi. Entamée à l'orée des années 1930, elle se clôturait sur les pogroms de la Nuit de Cristal en 1938. Restait à raconter comment cette même société a ensuite vécu les années de la Seconde Guerre mondiale, durant lesquelles le régime nazi poussa jusqu'à l'extrême sa logique mortifère. « Les témoignages d'Harvard s'arrêtant en 1938, nous cherchions une autre source susceptible de nous immerger dans la psyché du peuple allemand en guerre. C'est alors que nous avons découvert *La Guerre allemande : Portrait d'un peuple en guerre 1939-1945*, l'ouvrage de l'historien britannique Nicholas Stargardt, chercheur à l'université d'Oxford. Issu d'un colossal travail de recherche, salué par les meilleurs historiens de la période, cet ouvrage raconte comment le peuple allemand a vécu au quotidien les six années de la Seconde Guerre mondiale. En exhumant dans les centres d'archives des dizaines de correspondances, journaux intimes et témoignages écrits en plein conflit par des Allemands de tous horizons, civils comme militaires, son auteur révèle l'intimité d'un peuple en guerre et lève un coin de voile sur le fonctionnement du régime nazi. »

Avec ce film, Jérôme Prieur tente de mieux comprendre les mécanismes par lesquels le peuple allemand s'est trouvé épouser en masse l'entreprise de destruction nazie. Il construit un récit autour de personnages à la fois représentatifs et singuliers, que l'on suit du début à la fin du conflit. Il choisit de privilégier la vision des civils sur celles des soldats : en se concentrant sur l'arrière plutôt que sur le front. À travers un riche corpus de lettres, journaux, témoignages, il révèle la guerre du point de vue des Allemands.

France | 2020 | 104 minutes

AUTEUR : Jérôme Prieur

IMAGE : Renaud Personnaz / MONTAGE : Isabelle Poudevigne

MUSIQUE ORIGINALE : Marc-Olivier Dupin

PRODUCTION / DIFFUSION : Roche Productions

PARTICIPATION : Procirep, Angoa-Agicoa, Fondation pour la Mémoire de la Shoah, CNC, France Télévisions, **Fondation La Poste**, Histoire TV, ICI RDI, Foxtel, RTS - Radio Télévision Suisse, RTBF - Radio Télévision Belge Francophone, RSI - Radiotelevisione Svizzera di lingua Italiana

**LIRE FLORILETTRES 219**, édition avril 2021. ENTRETIEN AVEC JÉRÔME PRIEUR  
<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg219-vivre-dans-lallemagne-en-guerre-un-film-de-gerome-prieur>

**Jérôme Prieur a remporté lundi 21 février 2022 le prix de la Meilleure œuvre française de documentaire 2021 pour VIVRE DANS L'ALLEMAGNE EN GUERRE (diffusion France 5).**

<https://www.fondationlaposte.org/projet/vivre-dans-lallemagne-en-guerre-un-film-de-gerome-prieur>

## Rencontres

« **Vous avez du courrier !** »

**dans le cadre de la manifestation Le Livre sur la Place  
Rencontre entre les résidents des résidences autonomes  
et les collégiens**

**Le jeudi 28 avril 2022 à 14h30**

**à la résidence autonomie Boudonville de Nancy**

Projet, de novembre 2021 à avril 2022. Ville de Nancy

Ce projet, porté par Marie-Madeleine Rigopoulos, alors Commissaire générale du Livre sur la Place, est né d'un livre, *Les Lettres d'Esther* (Calmann Levy) de Cécile Pivot.

L'histoire d'une librairie qui, suite à la perte de son papa, décide de créer un atelier d'écriture sur le thème de l'échange épistolaire. Les participants viennent tous d'univers et de générations différentes. Mais cet échange va leur permettre non seulement de nouer des liens, mais aussi de faire un voyage intérieur dont ils sortiront tous grandis et un peu plus libres.

À l'heure où chacun de nous a un téléphone portable, une adresse mail, et si peu de temps, le courrier que l'on attend dans sa boîte aux lettres peut paraître bien désuet.

Et pourtant ! Plus que jamais, nous avons besoin de prendre le temps d'échanger, de combler les distances qui nous séparent.

Des locataires des 5 résidences autonomie de Nancy (Chevardé, Boudonville, Donop, Mouilleron et Pichon), et des collégiens de 5e du collège Albert Camus à Jarville-la-Malgrange et de 4e du Collège Guynemer à Nancy ont échangé pendant 6 mois par courrier.

Ces échanges épistolaires ont été coordonnés par l'écrivain et parolier Jérôme Attal sous forme d'ateliers d'écriture pour les résidents et pour les élèves, autour de thématiques comme le territoire, la chanson ou encore les souvenirs de Noël.

Les échanges issus de ces ateliers ont été à la hauteur des ambitions de ce projet.

Un lien intergénérationnel axé sur le fond s'est créé.

Les collégiens ont bénéficié de l'expérience des aînés quand les aînés ont dialogué avec une génération dont ils sont très souvent coupés.

Un travail d'écriture, au service de la transmission et du lien social, a été mené par les collégiens et par les résidents.

Chaque atelier a été suivi avec enthousiasme par les résidents et les collégiens, et a donné lieu à des échanges tantôt amusants, tantôt surprenants, parfois bouleversants mais toujours d'une grande bienveillance.

Un plaisir partagé également par Jérôme Attal, les enseignants et l'équipe d'animation des résidences autonomes.

À la demande des participants, le dernier atelier a été transformé en une rencontre entre les résidents des résidences autonomes et les collégiens le jeudi 28 avril 2022 à 14h30 à la résidence autonomie Boudonville de Nancy.

**Festival du livre et de la famille « SoRe toN LivRe ! »**

**Du 18 au 21 mai 2022**

**à Sore (Landes)**



L'association « Sore ton livre » souhaite promouvoir la lecture et l'écriture auprès des enfants dès leur plus jeune âge, des adolescents et des familles sur le territoire de la Haute Lande, milieu rural, éloigné des lieux culturels.

Elle met en œuvre un projet d'animations visant à faire connaître au plus grand nombre le plaisir de la lecture et de l'écriture, la littérature jeunesse, la bande dessinée et tous les domaines artistiques et culturels s'y rapportant.

Elle organise un festival du livre et de la famille « SoRe toN LivRe ! » du 18 au 21 mai, où le public pourra rencontrer des auteurs, des illustrateurs, participer à des ateliers de créations, d'écriture, visiter des expositions, assister à des lectures, spectacles, plateau (conférence, débat) ...

La volonté de l'association est de proposer un événement festif, convivial et accessible à tous, enfants et familles, centré sur la rencontre d'auteurs afin de sensibiliser le public du territoire à l'accès au livre, à la lecture, à l'écriture et à la littérature.

L'association est déjà engagée dans un partenariat avec la DSDEN des Landes.

Environ 800 élèves de la Communauté de Communes Cœur haute Lande sont inscrits aux journées scolaires (écoles primaires et collèges). Une formation pour les enseignants a été inscrite dans le plan de formation de la DSDEN (Direction des Services Départementaux de l'Éducation nationale) et s'est déroulée au mois de novembre.

Les enseignants ont commencé le travail sur les livres des auteurs, en s'appuyant sur les dossiers créés par des bénévoles de l'association.

L'association organise des ateliers créatifs (écriture et illustration) animés par les auteurs pour un public famille (enfants et leurs parents).

Pour cette deuxième édition, une classe de primaire a travaillé avec une classe de collège. Ils ont échangé par écrit autour du même auteur Rascal et ont notamment travaillé sur le livre *je t'écris*.

## Expositions

### « C'est demain que nous partons, du Vel d'hiv à Auschwitz, lettres d'internés » Mémorial de la Shoah (FRUP) De mars à novembre 2022



À l'occasion du 80e anniversaire de la Rafle du Vel d'Hiv', le Mémorial présentera pour la première fois une grande sélection de lettres des internés des camps de Drancy et du Loiret, dans son exposition *C'est demain que nous partons. Du Vel' d'Hiv' à Auschwitz, lettres d'internés*. À partir de la fin de l'année 1940, des dizaines de milliers de Juifs se retrouvent enfermés dans les camps d'internement de la zone libre puis dans ceux de la zone occupée. Leur seul lien avec l'extérieur est alors la correspondance qu'ils peuvent parfois faire parvenir à leurs proches. Avec le déclenchement de la « Solution finale » en 1942 et les déportations, ce fil ténu maintenu avec l'extérieur se transforme en adieux avant la déportation. Ces lettres constituent souvent les dernières traces laissées par les victimes à la veille de leur départ, ou même parfois écrites depuis les wagons qui les emmènent « vers l'Est ». Envoyées depuis les camps d'internement, depuis Drancy ou jetées des trains, ces billets et cartes postales sont les derniers mots des victimes de la Shoah parvenus à ceux qu'ils aimaient.

Traduits, retranscrits, les originaux et fac-similés seront étayés de photographies et d'objets liés à la correspondance. Des éléments historiques permettront de mettre en lumière l'importance de la correspondance dans la Shoah, pendant et après la guerre, et son rôle essentiel dans la transmission de la mémoire et de l'histoire du génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Trésors des familles qui les ont confiées au Mémorial, ces lettres sont le témoignage bouleversant de l'humanité derrière les noms et les nombres. Écrites à Drancy et dans le Loiret, ces lettres reviennent, 80 ans plus tard, sur ces lieux de mémoire, pour témoigner, à travers leurs auteurs, de la Shoah en France.

Une exposition, trois lieux : cette exposition inédite se tiendra successivement au Mémorial de la Shoah à Paris ; au Mémorial de Drancy ; à Orléans, au Cercil-Musée-Mémorial des enfants du Vél' d'Hiv'.

La Fondation soutient le catalogue.

<https://www.memorialdelashoah.org/>

### Exposition « Hip-Hop 360 » Jusqu'au 31 juillet 2022 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beatboxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement sont présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs. Une section intitulée « Boxe avec les mots » est consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle expose comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais

prédominante est née.

Mise en valeur du rap chansigné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansigné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale.

Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs ont la possibilité de découvrir des morceaux chansignés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle est renforcée par la connexion d'un gilet vibrant subpac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil). Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, est également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti. Une scénographie très réussie.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/exposition/23375-hip-hop-360>



## Texte et musique

### Centre des Écritures de la Chanson Voix du Sud - Fondation La Poste Le 28 avril, à Pezenas, remise du Prix Chanson

Le Centre des écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

À côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Écritures organise le prix du Centre des Écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste.



De gauche à droite : HYL, Francis Cabrel, Jean Bonnefon, Marie Llobères et Philippine Lavrey.  
© Pascal Bagnara

Cette année, c'est dans le cadre du **Festival Printival – Bobby Lapointe** que Voix du Sud a décidé de remettre le prix Voix du Sud-Fondation La poste.

Défendant les mêmes objectifs, Le Printival et Voix du sud ne pouvaient que se « rencontrer » et faire de belles choses ensemble. Leurs volontés communes de soutenir les jeunes talents et les projets de création artistique dans les musiques actuelles et en chanson Francophone se complètent : Voix du Sud en proposant des formations, Le Printival en les diffusant dans le cadre du festival.

Pour cette 15e édition, le Prix Voix du Sud-Fondation La poste récompense deux lauréats : **Philippine Lavrey** et **HYL** découverts lors des 50e Rencontres d'Astaffort (02/09/21 au 10/09/21)

Francis Cabrel (Président d'honneur de Voix du Sud), Jean Bonnefon (Président de Voix du Sud), et Anne-Marie Jean (Déléguée

générale de la Fondation La Poste), représentée par Marie Llobères (ancienne Déléguée générale de la Fondation La Poste et membre du CA de Voix du Sud) leur ont remis, le 28 avril 2022 au Festival Printival Bobby Lapointe, le trophée Prix Voix du Sud-Fondation La Poste 2021, ainsi qu'un chèque de 2 000 €. Ces deux artistes ont interprété quelques titres sur scène.

#### Le 20 mai, concert de clôture des 51e Rencontres d'Astaffort, avec les Innocents

Site internet : <http://www.voixdusud.com/> - [http://www.voixdusud.com/page\\_videos](http://www.voixdusud.com/page_videos)

Facebook : <https://www.facebook.com/voixdusudastaffort/>

Instagram : [https://www.instagram.com/voix\\_du\\_sud\\_astaffort/](https://www.instagram.com/voix_du_sud_astaffort/)

Youtubes : <https://www.youtube.com/c/voixdusud1>

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

Avril 2022

### Alexandra Dauplay-Langlois, *Un long courrier indo-chinois* Éditions Élytis, parution fin avril 2022



Née en 1974 et issue de la deuxième génération d'exilés indo-chinois, Alexandra Dauplay-Langlois a rassemblé, trié et déchiffré des centaines de lettres de son père, Serge Dauphey, vietnamien et franco-laotien, en y apportant sa voix pour réaliser cet ouvrage.

Enfant solitaire, Alexandra Dauplay-Langlois jouait sagement sur la moquette bleue de sa chambre parisienne lorsque son père lui remis deux boîtes en fer bleutées et rouillées sur lesquelles était inscrit *Cream Crackers*. Elles contenaient des lettres de son enfance passée en France et en Extrême-Orient. Ce fut le premier rendez-vous de l'auteur avec les courriers de son père, Serge Dauplay, témoins de ses exils successifs mêlés à un métissage bien particulier entre Viêt Nam, Laos et France. Longtemps, Alexandra a ressenti la différence dont elle portait elle aussi les signes. Elle pesait à travers la mise à l'écart par des mots et des expressions entendues, rapportées ici ou là. Enfant typée, elle était pour certains « La petite Chinoise » et il lui fallait l'assumer. Après la disparition de son père, une multitude d'autres lettres attendaient Alexandra, à dix mille kilomètres de la France. Ces lettres, inattendues, parlent d'elles-mêmes. Elles ont pourtant amené l'auteur à ajouter sa propre voix, comme un écho à l'histoire de son père, imaginant ce long récit dont il fut le personnage principal, à son insu.

C'est donc un long voyage qui se raconte ici, à travers les courriers réguliers, envoyés de France, de Honk-Kong, de Thaïlande, du Laos et du Viêt Nam, qui sont la trace de la réalité des multiples exils pour fuir notamment la guerre. Nous sommes en 1939, la ville de Saïgon, jadis surnommé la perle de l'Extrême-Orient, est florissante. Un jeune couple élégant et fortuné prend la pose. La belle Vietnamiennne tient dans ses bras son premier bébé aux yeux bridés : le père de l'auteur, Serge.

Le livre d'Alexandra Dauplay-Langlois raconte toute une vie de voyage et d'exils, entre la France et l'Extrême-Orient à partir des années 50, au travers d'une correspondance poignante entre un père et son fils. Il raconte aussi la grande histoire des migrations, qu'elles soient voulues ou contraintes.

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-d-actions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturelles et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP B707  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)